

Neige en novembre, Noël en décembre

Pierre Arel

La dépression est perte du goût que nous avons à vivre. Cette perte du goût de vivre que le déprimé déplore au présent, il la renvoie aussi dans son passé, dans le bilan négatif qu'il fait de sa vie, et il la projette dans l'avenir, exprimant son pessimisme, que la vie ne vaut pas d'être vécue. La dépression touche ainsi la jouissance que nous avons de la vie autant que la temporalité que nous avons de cette jouissance, puisque cette jouissance, nous ne faisons pas que l'éprouver au présent, mais nous la comparons aux expériences passées et nous en anticipons le devenir, tant individuellement que collectivement. Nous sommes mus par des projets dont nous attendons, par la réussite de leur réalisation, le bonheur. Le progressisme dans lequel nous vivons depuis plus de deux siècles a ainsi promu le bonheur comme enjeu politique. Aussi il n'est pas vain de constater que dans cette ambiance progressiste, corrélée à cette injonction au bonheur, la dépression soit en passe de devenir la première cause de morbidité dans les pays qui se sont précisément placés sous la bannière des lendemains qui chantent. Que se passe-t-il ? D'où vient cette épidémie – je dis épidémie puisque l'on parle désormais de la dépression comme d'une maladie – épidémie sur laquelle se brise ce bel élan vers le bonheur ? Ne serait-elle pas le retour dans le réel de ce qui n'a pas pu être pris en compte dans ce projet symbolique de bonheur ?

La clinique des dépressions peut nous apporter beaucoup pour répondre à ces questions, puisque le rapport à la temporalité y est toujours impliqué, et qu'il permet d'opérer des distinctions qui sont par ailleurs difficiles à faire.

Cette difficulté porte sur la distinction entre les mélancolies, c'est-à-dire les dépressions psychotiques, et les autres dépressions. Comme nous pouvons le constater, cette distinction est en voie de s'estomper sinon de disparaître de la nosographie psychiatrique qui ne parle plus que d'épisodes dépressifs majeurs, de maladie dépressive, etc. Il est vrai que sur les critères retenus, rangés en troubles émotionnels, troubles intellectuels et troubles physiques, tels qu'ils sont décrits, il n'existe que peu de différences significatives. Ce n'est qu'en prenant véritablement en compte le dire des déprimés que l'on peut repérer des différences significatives entre les dépressions psychotiques et les autres. Parmi ces traits différentiels, je vais m'intéresser plus particulièrement à ce qui concerne le rapport à la temporalité et à la jouissance de la vie qu'elle implique.

Du côté de la dépression psychotique, nous relevons un rapport à la temporalité très particulier dont le paradigme se trouve dans *le syndrome de Cotard* dans lequel le temps est arrêté et éternisé. Le déprimé cotardisé a vécu un arrêt du temps, de l'historisation, qu'il peut dater, et à partir duquel rien de ce qui se passe autour de lui ne le touche, ne l'affecte. Il éprouve une anesthésie affective, *une anidémie*, une perte de la vision mentale, et il a même perdu ses coordonnées symboliques, son nom, son âge, et toutes les coordonnées qui lui permettaient jusqu'alors de se maintenir dans des échanges avec les autres. Le Cotard est ainsi hors histoire, hors discours, et vit le temps comme éternel tout en étant figé. Il se vit lui-même comme éternel, même s'il réclame un acte, la mort, pour le délivrer de la douleur sans fin qu'il vit.

Même si le Cotard est un cas particulier de la mélancolie, nous retrouvons dans la mélancolie à la fois cet arrêt du temps et cette absence d'une inscription historique d'un comptage des bons et des mauvais moments de l'existence. L'histoire du mélancolique comporte des blancs qui ne sont pas à mettre sur le compte d'un refoulement, mais bien d'un défaut d'inscription, qui est défaut de refoulement originaire. Quant à ce qui concerne la projection dans l'avenir, il ne s'agit pas tant d'un pessimisme que d'une absence d'anticipation symbolique.

Ce qui fait défaut dans la mélancolie, ce rapport au temps, au discours, et plus spécialement à l'anticipation symbolique, se trouve en bonne place dans nombre de dépressions, dont celle que Jean Bergès a appelé *les dépressions du futur antérieur*. Dans ces dépressions, la douleur morale est corrélée à la perte d'une échéance, qui est l'échéance de la réalisation d'un espoir, d'une anticipation symbolique d'un accomplissement qui vaudrait comme reconnaissance de l'accès à la fonction phallique. Exemple donné : une femme arrive au terme de sa période de fertilité sans avoir mis d'enfant au monde. Sa dépression du futur antérieur tient dans cette formulation ramassée : je n'aurai pas été mère. Formulation dont nous avons à retenir le caractère inconscient.

Cette femme qui n'a pas eu d'enfant aura pu dire jusque là qu'elle n'en voulait pas, l'après-coup de la dépression peut lui apprendre, pour peu qu'elle veuille bien en faire la lecture, que cet enfant qu'elle ne voulait pas, elle le désirait.

Cette définition de la dépression du futur antérieur est peut-être un peu plus large que celle qu'en donnait Jean Bergès, mais avec ce qu'il nous a amené sur l'anticipation symbolique, nous pouvons suivre ce qui se passe dans nombre de dépressions survenant sur des structures dans lesquelles l'opération du Nom-du-Père a eu des effets. De même elle nous permet de suivre en quoi, comme il est dit dans l'argument de ces journées, la dépression est une pathologie du temps, et surtout en quoi notre rapport au temps, actuellement, même s'il est caractérisé par la vitesse et l'immédiateté, passe quand même par l'étape d'une anticipation symbolique et ouvre la possibilité d'un après-coup.

Notre rapport au temps passe par une ascèse qui est le sacrifice de la jouissance d'un objet pour accéder ultérieurement à un autre bonheur. L'ascèse religieuse promet ce bonheur pour un temps postérieur à la mort. Quant à l'ascèse laïque, utilitariste, capitaliste – Marcel Gauchet a lancé cela avec humour à Grenoble, que le capitalisme est une ascèse, puisque si le capitaliste ne se refuse pas la jouissance immédiate de son capital, il n'y a plus de capitalisme – cette ascèse capitaliste, contemporaine, anticipe le bonheur en deçà de la mort. Cette distribution entre ascèse religieuse et laïque, matérialiste, implique un rapport différent à la vie et à la mort, mais dans un cas comme dans l'autre l'anticipation symbolique est en jeu.

Ce rapport variable à l'anticipation symbolique et à la mort se retrouve dans la clinique des dépressions, où à côté de ces dépressions fondées sur une ascèse qui condamne à une culpabilité sans repos de ne pouvoir obéir à l'injonction de l'anticipation symbolique, existent des dépressions qui impliquent un rapport différent à l'anticipation symbolique. L'impossibilité de donner une issue jugée favorable à l'anticipation symbolique n'est plus source de culpabilité. La faute en est renvoyée sur l'autre, le petit et le grand, et sur le corps qui n'a pas supporté l'ascèse qui lui a été imposée. Ce qui fait que ces derniers déprimés sont sensibles au discours médical et neuro-scientifique qui situe le primat des dépressions dans une lésion ou un dysfonctionnement organique.

Pour ce qui concerne l'ascèse qui vise un bien au-delà de la mort, je vais vous parler d'un homme qui a souffert de plusieurs épisodes dépressifs très graves. Lorsqu'il est venu me parler de ces dépressions, il était encore soumis aux manifestations d'une dépression de forme stuporeuse qui avait nécessité une longue hospitalisation et une série d'électrochocs. Les épisodes dépressifs antérieurs avaient été aussi sévères, et de plus le premier de la série avait été

inauguré par un passage à l'acte suicidaire dont il survécut par chance. Bien des éléments cliniques évoquaient ainsi une mélancolie. Mais par ailleurs il livrât des éléments qui faisaient pencher la balance du côté d'une dépression du futur antérieur. Après ce passage à l'acte inaugural, il entreprit une psychanalyse, avec une collègue, qui se poursuivit de nombreuses années, au cours de laquelle il dégagât un certain nombre de traits qui étaient en jeu dans sa répétition. Laquelle répétition pesa lourdement sur sa vie professionnelle et amoureuse. Il obéit à un idéal qui lui fait un devoir de réussir aussi bien que plusieurs de ses ascendants qui s'étaient illustrés par leurs qualités intellectuelles et leur probité. Mais cet idéal est rendu particulièrement exigeant voire féroce par le fait qu'il en conduit certains vers la mort. Si bien que lorsque cet homme obtint lui-même une reconnaissance sociale pour ces qualités qu'il fit siennes, il tenta de se suicider, selon des modalités qui le ramenèrent dans son travail d'analyse à la mort de ces personnages.

Cet idéal, support de l'anticipation symbolique, est l'aune à laquelle il mesure ses réalisations et son supposé démerite qui est une source intarissable de culpabilité. Le travail de la cure analytique lui a permis de dégager nombre de liens inconscients qui associent ces traits idéaux venus du passé avec le présent. C'est là la base du travail analytique qui eût pour effets de le soulager d'une part de son angoisse, de son émotivité et de sa dépression. Mais curieusement, son amélioration a rendu beaucoup plus perceptible le rôle de son attachement à ce passé et à ses signifiants dans sa dépression. Ses associations ont continué à lever des bribes du trauma du passé, dont on peut dire pour le résumer qu'il est d'être né dans cette famille lourdement endeuillée qui ne manquait aucune occasion de célébrer et de commémorer les héros morts.

Comment lever un coin de la chape de plomb de cet idéal qui s'impose comme nécessaire dans tous les secteurs d'une vie. L'occasion en a été fournie dans la cure par une association que l'on peut qualifier de forcée. Il associe une date, échéance de sa vie professionnelle, avec la date anniversaire du décès de son grand-père, principal héros du roman familial. Il dit : « C'est la veille de la date du décès de mon grand-père ». A l'occasion de quoi je lui dis : « Neige en novembre, Noël en décembre ». Cette parodie de dicton m'a toujours intrigué. Ne tient-elle pas son effet comique dans cette inférence qui est faite entre un événement contingent, la neige en novembre, et un événement nécessaire, Noël en décembre. C'est comique à la hauteur de ce que nous souffrons de ce type d'inférence qui nous fait subsumer les aléas de la vie sous la grille de lecture de l'idéal qui se pose comme nécessaire, immuable.

Pour cet homme, ses souffrances sont à situer de ce côté-là. Il a souffert d'un trio nécessaire, comme le lui a dit sa maîtresse. Ce trio nécessaire est celui qu'il a formé jusqu'à récemment avec une femme qui répondait, par

quelques traits, à l'idéal familial, au *Un familial*, et une maîtresse qui incarne pour lui son objet cause du désir. Il vécut ainsi avec une femme idéalisée pour le jour, et une femme honorée de son désir la nuit, avant d'être agonie au petit matin au moment de partir vers la femme de jour.

Maintenant il vit avec la femme cause de son désir, et il s'est interrogé ainsi, dans les suites de cette interprétation, sur ces années passées : « Pourquoi est-ce que j'ai méprisé ainsi mon désir ? ». A cette question, qui concerne nombre de dépressions, il fournit implicitement certains éléments de réponse avec ce qui concerne la temporalité et la logique modale de cette dépression du futur antérieur. L'idéal de maîtrise de cet homme, sous l'égide de ses signifiants maîtres, était immense. Il revint après-coup sur un événement qui avait été assez impressionnant lors des premiers entretiens. Lors de l'évocation d'un souvenir désagréable, il avait été secoué par des sanglots que l'on ne rencontre habituellement que chez les enfants. Il interpréta ses pleurs, durant lesquels il manqua de s'évanouir, ainsi : « Je suis comme un enfant qui fait le dictateur avec ses pleurs, tout ça parce que la réalité n'est pas comme je voudrais qu'elle soit ».

Elle est là sa dépression du futur antérieur, dans cette stase sur son anticipation symbolique qu'il ne veut ou ne peut pas lâcher. Elle doit rester toute Une, et le contingent, cause du désir, qui survient n'a droit qu'au mépris et au refoulement. Aussi, ce qui me paraît opérant dans cette cure, c'est à la fois qu'il soit affecté par cet échec de l'anticipation symbolique, du Un, et que l'analyste lui refuse son angoisse, selon une formule que Lacan a énoncé à la fin de son séminaire sur le transfert. C'est sur ce refus que l'analysant peut trouver appui pour prendre en compte, autrement que par le mépris, la cause de son désir. Ce refus, qui est *Versagung*, c'est-à-dire promesse non-tenue, anticipation symbolique non-tenue, permet d'ouvrir un manque dans l'Autre, de le symboliser (S[A/]), et de prendre en compte différemment l'objet qui est au-delà de la demande d'amour fondamentale.

C'est sur ce dernier point que nous pouvons faire des distinctions radicales, concernant les dépressions, entre l'abord psychanalytique et l'abord médical qui n'hésite pas à se qualifier de biopsychosocial, et qui est tout autant utilitariste. Quelle place la clinique médicale donne-t-elle à l'anticipation symbolique ? Elle en parle, puisqu'il est dit que la dépression s'accompagne de la perte d'un idéal, d'un sentiment d'impuissance, d'échec, de culpabilité, ce qui est en rapport avec l'anticipation symbolique et l'inscription des discours. Mais qu'en est-il fait ? A chaque fois la lésion ou le dysfonctionnement organique est remis en avant, alors que la discursivité est négligée. Nous rencontrons là aussi une inférence forcée où le nécessaire de la lésion organique a pris le pas sur la contingence des aléas de la discursivité. Les effets de ce primat du corps qui s'impose comme la cause nécessaire des dé-

pressions sont déjà très présents actuellement dans la clinique avec ces déprimés qui viennent chez le médecin avec la demande du bon médicament, voire du bon conseil. Cette demande ne masque et n'empêche en rien qu'ils puissent rendre compte de leur inscription dans la discoursivité, de leur anticipation symbolique déçue, mais pour ce qui concerne la solution à apporter au symptôme, c'est au médecin de la fournir. Lui, le déprimé, il a payé, il a fait tous les efforts qu'il fallait jusque-là, mais maintenant il est malade et c'est à l'Autre, le médecin, la société, de lui fournir les moyens de guérir. Et même s'il se lance dans un travail de parole, il lui arrive de s'esquiver devant les diverses difficultés qui se présente à lui en se réfugiant dans les traitements médicamenteux, la protection sociale, en disant : je les affronterai quand je serai guéri. La dépression se trouve ainsi verrouillée dans son holophrase biopsychosociale.

Ce verrouillage, nous ne pouvons que craindre qu'il n'empire lorsque nous assistons à une surenchère de promesses thérapeutiques qui viennent écraser les possibilités de scansion de la dépression du futur antérieur qui peut constituer pour chacun une étape subjectivante dans la mise en place de son désir. Nous venons de connaître en France une inflation dans ces promesses de soin avec une grande campagne médiatique sur la dépression, sous-titrée : « En savoir plus pour en sortir » avec spots publicitaires sur les antennes, livrets distribués aux professionnels, site internet. Quel peut-être le destin d'une telle promesse ? Ne le voyons nous pas déjà dans ces cohortes de déprimés en rupture de ban social dont les dossiers s'empilent sur les bureaux des médecins-conseil de l'assurance maladie et des maisons du handicap. L'angoisse, ne fut-elle qu'économique, ne nous y est pas refusée. Ce qui est contraire à ce que peut nous apprendre une dépression, qui n'est pas tant de nous mettre en garde contre les diverses promesses de bonheur et de progrès - c'est le moteur de notre vie sociale et politique - que de prendre en compte la déception de cette promesse, la *Versagung* freudienne, sur la voie de la mise en place de notre désir.